

être seul à t'aimer, à t'admirer, à te le dire ! ... Que tu es belle ! ... Mais que tu es froide... froide comme une morte ! ... »

Et Walter, les yeux hagards, était effrayant à voir...

« Laisse-toi donc réchauffer à mon haleine... Pourquoi te fondre ainsi sous mes baisers... Je t'ai attendue si longtemps ! ... A Oui, tu es là, parée de ta robe de noce pure et sans tache ; mais plus je veux me rapprocher de toi, plus tu me fuis, hélas ! ... »

Et, devant ce rêve impossible, il restait anéanti, la tête entre les mains.

Pendant ce temps, elle, comme une vierge folle, dansait autour de lui une ronde infernale, au sifflement aigu du vent qui l'entraînait au loin... Walter sortit alors... et courut après... Il traversait les hameaux, les villages, les villes. Partout il demandait si quelqu'un l'avait vue... Et la foule se signait devant le pauvre fou, qu'elle ne comprenait pas...

« Je la veux, disait-il, aux passants, qu'il trouvait dans la plaine ; je la veux éternelle comme l'amour de son fiancé... »

Et il marchait toujours...

De loin, il la vit sur un lac argenté... La lune, qui l'éclairait de poétique reflet, le fit sourire un instant. Il crut qu'elle l'appelait... Toute la nuit, elle lui servit de guide, l'enveloppant d'un voile léger qui flottait dans l'espace... Au point du jour, il se trouva seul... Cependant, au loin, dans le brouillard, il crut la voir encore, à moitié cachée dans sa robe de rosée, comme une coquette sous des flots de dentelle... Soutenu par une énergie surhumaine, dominé par une unique pensée : la revoir, Walter pressa le pas...

A un détour de la route, le soleil vint déchirer brusquement ce rideau de vapeurs qui la dérobaient à ses yeux, et là... devant lui... il l'aperçut tout d'un coup, dans le merveilleux rayonnement de son imposante beauté, au milieu des immuables splendeurs de son magique palais, dominant tout un monde, et montant jusque dans la nue.

« Viens, chantait-elle à son cœur, c'est là-haut que je t'attends ; c'est là seulement que je serai à toi pour toujours. »

Le soir l'éclairait alors de ses rayons dorés, étalant sur son sein virginal des rivières de turquoises, de rubis et de diamants...

Cependant, Walter, fasciné, ivre d'amour, gravissait péniblement la montagne, s'accrochant aux arêtes des rochers, aux mousses et aux racines des sapins... Franchissant les ravins, longeant les précipices, il montait toujours... Poussé par cette puissance invincible qu'on nomme le désir, et les yeux fixés sur les irrésistibles attraits de son amante, ébloui, haletant, il ne s'arrêtait pas...

Le printemps était venu... Tout était grâce et sourire dans la nature... En vain la source lui murmurait sur sa route ses plus gais refrains :

« Beau voyageur, repose-toi ici, lui disait-elle ; je suis fraîche, je suis belle ; viens près de moi étancher la soif qui te dévore... »

— Non, répondait-il ; je ne veux que ma bien-aimée... »

Et il détournait les yeux...

A travers les prairies des hauts sommets, la bruyère rose lui souriait doucement... Walter la foulait aux pieds sans même l'apercevoir. Inaccessible aux choses de ce monde, il marchait toujours... L'oiseau bleu des murailles coquetait autour de lui ; les gélinottes et les perdrix blanches s'élevaient sur son passage, en jetant aux échos des notes amoureuses ; rien ne pouvait le distraire... Ni la cascade écumante à ses pieds, qui venait rafraîchir sa tête en feu, en l'inondant d'une écume diaprée ; ni les troupeaux de chamois disparaissant effrayés dans le bleu des abîmes, rien ne l'arrêtait dans sa marche insensé... Plus haut... toujours plus haut... Il ne voyait que sa bien-aimée, rayonnant de toute sa gloire, étendue sur son lit de granit, étincelante d'or de pierreries empruntées aux derniers feux d'un soleil de poupre, qui faisait ressortir les fantastiques contours de son palais d'azur, aux colonnes de cristal, aux grottes éblouissantes, aux proportions titanesques...

Exténué..., haletant..., les mains déchirées..., les vêtements en lambeaux, Walter rampe..., se hisse..., se cramponne.—Épuisé, hors d'haleine, il se traîne encore aux bords de la moraine, où il peut à peine se retenir.

« Ah ! ma souveraine ! ... ma Blanche ! ... mon amour ! ... que la route est pénible ! ... Mais, qu'importe ? Enfin, je te revois comme je t'avais rêvée, au milieu des splendeurs indicibles de ta sublime poésie et sous une auréole digne de toi ! ... Mes blessures m'enivrent... Ah ! que je t'adore ! ... Ici tu es tout à moi et nul ne viendra troubler nos amours. Car l'homme est resté là-bas, bien loin dans la plaine... Sur la montagne il n'y a plus que nous deux... Si, il y a encore le nuage, le vent, l'ouragan, ces odieux rivaux, cette implacable tritogie dout mon cœur est jaloux.

« Ils t'aiment, eux aussi..., mais pas comme moi. Tiens, sens-tu mon cœur qui bat à en mourir ? ... Sens-tu mes lèvres brûlantes qui cherchent tes baisers ? — Ah ! viens calmer de ta fraîche haleine le feu qui me consume... Je meurs de toi... je meurs pour toi... dans l'ivresse de mon idéale conquête... Viens, ah ! viens ! cette fois, enfin, tu es à moi... »

Et, Walter, à bout de forces, se laissant aller sur le flanc de sa bien-aimée, dans une extase mystique, s'étendit sur la robe de noce de la vierge éternelle...

La sirène vint alors lui effleurer doucement le visage... Lui, ravi d'amour, s'endormit peu à peu dans la mort, sur la froide couche de la fée des montagnes. Elle e couvrit encore quelque temps de ses baisers, mais bientôt, au contact de ses joues brûlantes, elle fondit en larmes... Le pauvre fou ne devait plus se réveiller...

Pas un bruit dans la nature ; un silence, un calme effrayant, solennel ! ... Mais, comme l'âme de Walter remontait au ciel, vers sa Blanche bien-aimée, un sifflement aigu, strident, ironique, fit frémir tout à coup la montagne de ses plus hauts sommets jusque dans ses plus profonds abîmes... C'était le rire du vent qui, passant par dessus le glacier, venait retrouver sa maîtresse...

